

En 1958, Mamègno Napoléon Bonaparte, écolier rural que l'on veut subtilement éloigner de sa Maghengué Joséphine de Beauharnais, cupidement promise au Brazzavillois Modègha Évariste Galois, décide de résister avec sa plume.

## Les mines d'or

Tsòno, petite fille des ghavèmba maternels,  
Nos mines d'or s'épuiseront un jour.  
Mais mon amour pour toi, il est éternel.  
Sans être en métal, il est là pour toujours.

Et tes oncles sont déjà au corps de garde,  
Pour palabrer de cet amour qui te regarde.  
Alors, ne m'as-tu donc tant aimé, Ghéboutsi,  
Que pour que ta famille me haïsse ainsi ?

Lors de la pause, mon surnom s'est inscrit,  
Pour l'éternité, à côté de ton beau prénom,  
Dans la chair du grand badamier qui prie.  
Ghéboutsi, regarde-moi, je suis une leçon.

Ces marques-là s'effaceront avec le temps.  
Et l'arbre mourra avec ce cœur transpercé.  
Mais quelle pluie, en ma poitrine vexée,  
Viendra effacer le souvenir de ces ans ?

## Le silence de l'éloignement

Okèghè, jusqu'au jour béni où je te reverrai,  
Daigne accepter ma présence sporadique  
Dans ces écrits qui sortent tout délurés  
De mon pauvre cœur mélancolique.

Même dans le silence et l'éloignement,  
Il suffit que je pense à toi, mon ange,  
Pour qu'un souci, soit-il le plus lancinant,  
En mon âme attristée moins me dérange.

Ce sentiment étrange que j'ai eu pour toi  
Sur cette table que l'on partage à trois,  
À l'école de Masima, un matin blême,  
Je l'ai exprimé pour que tu m'aimes.

J'ai entendu tes mots. Je commence à voir.  
Mais pour mon âme, c'est déjà le soir.  
L'oiseau de Minerve va prendre son envol,  
Pour vivre ces secrets amours d'école.

## L'horloge de Masuku

L'or de tes yeux et la musique de ta voix,  
Le contact de ta main soignée et subtile,  
Ils commencent à me manquer, Moghola.  
Je suis là pour toi, et je me sens inutile.

Comme si le cœur battait telle une horloge  
Qui, oubliée dans une maison abandonnée,  
Sonnerait encore des heures et des éloges  
Qu'un terrible silence viendrait dominer.

As-tu lu le conte mindumu d'Akani ?  
Une enfant de Franceville écrit une oraison,  
Et Masima la lit avec passion à sa colonie.  
Pourtant, Masuku est loin de notre horizon.

Mais tout éloignement est à l'amour,  
Ngondè, ce que peut être au feu l'ouragan :  
Il éteint les tout petits mais pas les grands ;  
Il les nourrit et les rallume toujours.

## La musique du cœur

Déception, tu ruines mes jeunes heures.  
Quand tu viendras marcher dans mes rêves,  
Je serai ravi que la souffrance fasse trêve  
Dans ta poitrine où bat mon cœur.

Tu es comme le vent qui s'envole.  
Quand tu es là, tu caresses par ton mystère  
Et adoucis mon anxiété par tes paroles.  
Puis, un jour, tu disparaiss et l'on t'espère.

On te croit au pays des Okandè, en voyage.  
Il faut m'informer de ton cœur éperdu.  
Car, quand, trop longtemps sans messages  
Tu me laisses, Bokondé, je suis perdu.

Plus tard dans la vie, fais-moi un clin d'œil.  
Et si de moi tu n'as point fait le deuil,  
Il y aura toujours assez de musique en nous  
Pour faire encore danser notre Ogoulou.

## **L'attente interminable**

Ghêtsagho, tu bats la chamade en mon cœur  
Car, chaque soir espère encore le facteur  
Dont la sacoche est un message de toi.  
Que vienne la date, pour que je te revoie.

Cette attente irradie tout le canton Diboula.  
Mais ton regard, riche d'intelligence  
Et du charme d'une distante apparence,  
De mon piédestal, à jamais me déçoit.

Pour la peine à endurer, je quitte la raison  
Le cœur triste de laisser ce que j'aime tant.  
Je vais me cacher dans ton cœur un temps,  
Là où personne ne me verra cette saison.

Et, sur cette balançoire, je serai combattu,  
Mais, comme Bèkò, je ne serai pas abattu.  
Car, vue de l'intrépide Waka du Nord,  
La paisible Wano du Sud est sans remords.

## Les chimères américaines

J'ai hâte de te revoir, je suis plein de peine  
Que tu préfères les chimères américaines.  
Trop de dates inutiles nous séparent.  
Que nos cœurs brisent ces instants épars.

Je vais cesser de t'écrire à perdre haleine  
Pour gagner du temps et être vite au vingt.  
Tu viens pour moi et pour une semaine.  
Le temps est lent. Et, le jour, lointain.

Ghéhènò, j'ai hâte que tu sois de ce côté  
De notre Atlantique, pour partager le vent  
Et qu'il caresse nos peaux simultanément.  
La géographie est bien à notre portée.

Tu vas voir du pays en si peu de temps.  
Rapporte-moi de Bolivie un peu de joie.  
Mais mon cœur voyage déjà avec toi.  
J'ai hâte d'entendre ton souffle innocent.

## Un monde sans ciel

À quoi bon ces ailes, promesses de hauteur,  
Si elles doivent ramper avec ma langueur ?  
L'amour ne reconnaît pas sa propre étrave,  
Sa cécité mythique est donc si grave !

Bokondé, fille d'Evouta-ea-Minanga,  
Ce que de notre enfance nous faisons  
Détermine les jeunes que nous serons.  
Ce cœur est fragile, trésor des ghazanga.

Ce cœur plein de soupirs qui te disputent  
Est comme une fourmi de tête qui s'égare  
Alors qu'elle cherche encore les minutes  
De ton destin et désire ses nobles égards.

Makondé, Créateur de nos vastes plaines,  
Pourquoi avoir donné à mon cœur ces ailes  
Alors que ce monde est dépourvu de ciel ?  
Vois comme il rampe à longueur de peines.

## La gazelle de Mokona

Ton corps tout décharné jusqu'à l'âme,  
Avec ta peau de la couleur des ignames,  
Comme savent l'avoir les gens de Miyokodo,  
Il manque à ma mélancolie, Mikado.

Je viendrai donc dans ton campement,  
Près de la belle clairière de Mokona.  
Et de Ngwaza, je verrai des champs,  
Les champs fertiles de mère Dindjona.

Je viens demander ta main à ton père,  
Sous la canne à sucre, devant ses frères.  
J'ai réuni la dot qu'il faut, hier matin ;  
Elle vient de Mokòkò, le pays lointain.

Ghomayi, regarde de l'est venir l'amour.  
Écoute battre poitrine et tambour.  
Aujourd'hui, tu es fille de chef redouté  
Mais tu seras femme de poète écouté.

## Les paysans de Diboula

Mon cœur te chante encore en mélancolie.  
Tu détournes tes oreilles de mon écholalie.  
Et, ton doux regard noyé dans ses excès,  
Tu le tournes vers Modègha et son succès.

Mon ramage est pourtant plus charmant  
Que sa voix arrogante qui aime le repos.  
Et que possède ce garçon dans le propos  
Que je ne possède dans mon chant ?

Tsònò, notre canton tient comme un nid  
Parce que les paysans d'Okòyò sont unis.  
Ils sont unis, car, au-delà de mes vers,  
Ton sourire est plus beau que l'univers.

Modègha est à toutes les filles de Diboula ;  
Il les a toutes. Mais moi, je n'ai que toi.  
Avec lui, tu goûteras au harem des pleurs ;  
Moi, je te donnerai le trône des cœurs.